

LES PALAIS ROYAUX ET LES RÈGLES DU BON GOUVERNEMENT

ANDREI PIPPIDI

(Académie Roumaine)

Le sujet que je voudrais soumettre à votre attention appartient à un domaine qui a déjà été exploré par les historiens polonais, *Imagines potestatis*, ainsi que par des auteurs roumains, *De Potestate*¹. Les cas exemplaires que nous allons examiner ensemble ont été recueillis parmi des documents qui ont eu pour but de définir le caractère moral du pouvoir politique. Nous savons que, du côté polonais, il y aura sans doute beaucoup à ajouter, mais la discussion qui va s'engager aura au moins l'avantage de montrer combien serait profitable une collaboration plus fréquente entre nos commissions.

Dire que Constantin Cantacuzène fût la plus puissante personnalité roumaine du XVII^e siècle est une opinion parfaitement justifiable, quoique pas encore généralisée. Du point de vue politique, car, petit-fils, frère, oncle et père de princes de Valachie, ce grand seigneur fier de son nom impérial a été toute sa vie profondément impliqué dans les projets ourdis entre les Habsbourg et le tzar contre l'Empire ottoman. Du point de vue culturel encore plus, parce que, ayant eu le privilège d'étudier à Venise et à Padoue, il a contribué à créer une Académie à Bucarest et à élaborer la première traduction de la Bible entière en roumain. Il a laissé une correspondance en latin, en grec, en italien et en son roumain – quelle merveilleuse langue littéraire ! Il a écrit surtout une histoire de son pays, *work in progress* sinon ouvrage tronqué par accident puisqu'il n'en subsiste que les premiers chapitres, d'une érudition peu commune. Ce que l'on connaît de sa riche bibliothèque suffit pour le considérer comme pétri de cette tradition classique, gréco-latine, renouvelée en Occident².

Une liste des premiers livres qu'il acheta en étudiant économiste date de 1667, à son arrivée à Venise, où il allait demeurer jusqu'en 1669. C'est alors qu'il a visité le Palais Ducal, en prenant les quelques notes qui suivent : « *Il est écrit dans la maison où résident le prince et les autres grands, d'abord à l'entrée à l'étage de la*

¹ Jacek Banaszkiewicz (ed.), *Imagines Potestatis, Rytualy, symbole i konteksty fabularne wladzywierzchniej. Polska X–XV w.*, Warszawa, 1994; Dumitru Nastase, Ștefan S. Gorovei, Benoît Joudiou, Sorin Iftimi, Maria Magdalena Szekely, Petronel Zahariuc, Petre S. Nasturel, *De Potestate. Semne și expresii ale puterii în Evul Mediu românesc*, Iași, 2006.

² Virgil Cădea, *Stolnicul între contemporani*, București, 1971, est la dernière biographie de Constantin Cantacuzène.

*maison, en passant par la porte d'en face : **Robur imperii**, ensuite, en avançant un peu, **Nunquam derelicta**, et encore, au milieu de la maison, **Reipublicae fundamentum**, et, au fond de la maison, ceci: **Gubernatores libertatis**³.»*

Quiconque a traversé en touriste ces mêmes pièces peut reconnaître l'*Anticollegio*, la *Sala del Collegio*, où siégeait la Seigneurie, la *Sala del Senato* et la *Sala del Maggior Consiglio*. Ce que nous admirons aujourd'hui ce sont surtout les splendides peintures de Tintoretto et du Véronèse. Cantacuzène, lui, était ému par ces trésors parce que cet art monumental et hautement solennel proclamait le pouvoir souverain de République. Venise, Gênes et la Florence des Médicis sont les exemples cités par Cantacuzène dans son *Histoire du Pays Roumain* pour décrire l'héritage romain en Italie. Le jeune homme retrouvait là, comme à Constantinople d'où il venait, le souvenir de l'Empire romain. « Cet Empire-là », dira-t-il, « a été très juste et miséricordieux, veillant à préserver la religion et la justice bien davantage que toutes les autres monarchies ou principautés qui ont vécu au monde ou qui existent encore à présent »⁴. Il s'enorgueillissait de savoir que sa Valachie avait été dans l'Antiquité une colonie romaine. Cette réalité s'impose, selon lui, « en s'appuyant sur le témoignage des anciens historiens les plus savants et les plus véridiques, lesquels déclarent que les **Valaques**, comme ils nous appellent, tandis que nous nous disons **Roumains**, nous sommes de vrais Romains, avérés par la foi et par le courage »⁵. Les traces de ce passé n'avaient pas été complètement effacées par les barbares et, plus tard, par les Turcs. La langue roumaine même le renvoyait à Rome, non pas à la Rome contemporaine, celle des papes, mais à celle qui le remplissait de nostalgie, où l'on parlait latin. Lorsque, une trentaine d'années plus tard, Luigi Ferdinando Marsigli lui demandera des renseignements historiques pour son travail sur la Dacie, il va répondre que, malgré la tyrannie des infidèles, le maintien de la langue et de la religion chrétienne avait été possible grâce aux « *arcani e decreti divini* »⁶. L'insondable volonté de Dieu devait permettre l'espoir d'un avenir libre.

Le même genre de questions étaient posées à la même époque en Moldavie. Le nom et l'origine des Roumains, la conquête de la Dacie par Trajan, ce qui s'ensuivit à la fin de la présence romaine dans ce pays que les barbares envahissaient, tout ce qui avait précédé l'organisation d'une vie politique – tels sont les sujets sur lesquels le chroniqueur Miron Costin et son fils Nicolas se sont longuement interrogés. En même temps, il était naturel qu'à leur recherche sur l'héritage de Rome qui représentait les lettres de noblesse de leur peuple se joignît une méditation sur les lois naturelles qui dirigent les Etats. Ils ouvraient ainsi une perspective sur le devoir moral des gouvernants.

³ *Operele lui Constantin Cantacuzino*, publicat de N.Iorga, București, 1901, p. 4. Voir aussi Florica Dimitrescu, *Contribuții la istoria limbii române vechi*, București, 1973, p.112.

⁴ *Operele lui Constantin Cantacuzino*, p. 85; Constantin Cantacuzino Stolnicul, *Istoriia Țării Rumânești*, ediție critică de Damaschin Mioc, p. 70.

⁵ *Ibid.*, p. 98.

⁶ *Operele*, p. 56.

Cette fois encore, l'intérêt pour la philosophie du pouvoir se reflète dans l'interprétation d'une œuvre d'art. En 1676, à la cour de Jassy, peut-être à l'occasion de la visite d'un envoyé du roi de Pologne qui se rendait à Istanbul, les trois fils de Miron Costin ont récité des discours en polonais et en latin devant le prince Antoine Roussetos⁷. Les textes avaient été certainement rédigés par leur père, dont nous savons qu'il avait l'habitude de ces deux langues. Ils ont été conservés dans un recueil de modèles de rhétorique devant servir aux élèves de l'Académie princière de Jassy. Les progrès de cet enseignement nous sont connus par une lettre du missionnaire catholique Francesco Antonio Renzi en 1698. Celui-ci se vantait que «*hora tutto il fiore della nobiltà parlano in latino e molti sono ancora buonissimi filosofi*»⁸.

L'un de ces exercices de rhétorique exprime des vœux de Noël et salue la paix de Zurawna, le traité polono-ottoman qu'on venait de conclure. Cette paix, l'orateur feignait de la croire un triomphe diplomatique du prince et il félicitait celui-ci pour avoir acquis ainsi une gloire immortelle. Entre autres compliments inspirés par la reconnaissance pour ce bienfait, Costin a comparé son prince à Auguste. Il n'a eu aucun scrupule à lui adresser l'hommage rendu autrefois aux empereurs : *Vive diu invictissime Caesar*. Toute cette éloquence était destinée à accompagner le don d'un labyrinthe, c'est à dire une estampe représentant un tracé de jardin. Des images avec ce sujet étaient fabriquées à l'époque en Allemagne et en France et diffusées jusqu'à Moscou sous le nom de *frjazskie listy*⁹. L'imitation de l'Occident se manifeste avec un délai, mais on compte sur le prestige d'un objet d'art pour rehausser l'éloge fait au pouvoir. La langue employée pour célébrer un régime politique idéal témoigne de l'influence exercée par la Pologne sur ses voisins; celle-ci fournissait un exemple qui devait se maintenir longtemps.

Notre intérêt se porte maintenant sur une autre image artistique pour étudier un manuscrit qui avait naguère attiré l'attention d'Alexandru Duțu¹⁰. Il a ensuite été négligé faute de bénéficier d'une édition et d'une interprétation correcte. Sans avoir la certitude de ne pas nous tromper, nous croyons pourtant n'être pas tout à fait dans le faux.

Le texte dont il s'agit a été écrit dans les dernières années du XVIII^e siècle en Moldavie. Son titre, *Palatul crailor leșești* (« Le palais des rois de Pologne ») n'a invité qu'à un commentaire extrêmement vague : « il dénote une fois de plus les rapports du mouvement culturel et politique de Moldavie et des courants de pensée de Pologne »¹¹. Jusqu'à présent on n'a pas trouvé de réponse à la question si c'est

⁷ Andrei Pippidi, *Autour de Miron Costin – deux notes d'histoire de l'art*, in Veniamin Ciobanu (ed.), *Romanian and Polish Peoples in East-Central Europe*, Iași, 2003, p. 18–7192.

⁸ M. Berza, *Pentru o istorie a vechii culturi românești*, București, 1985, p. 115, 178.

⁹ Catherine Claudon, *Les images étrangères (Frjazskie listy) en Russie au XVII^e siècle, leur diffusion, leur réception par l'opinion*, « *Gazette des Beaux-Arts* », 124, 1367, 1982, p. 209–218; Marianne Grivel, *Le commerce de l'estampe à Paris au XVII^e siècle*, Paris, 1986, p. 149, qui cite le graveur Le Pautre (1650–1682) pour ses vues de jardins en perspectives.

¹⁰ Alexandru Duțu, *Les livres de sagesse dans la culture roumaine*, Bucarest, 1971, p. 137–138.

¹¹ *Ibid.*, p. 138.

une traduction ou un texte original. Tout ce qu'on sait c'est que la Bibliothèque de l'Académie Roumaine en possède deux copies, datées toutes les deux : le ms. 47 du 5 octobre 1797 et le ms. 1408 du 24 février 1800. Ils proviennent du même milieu clérical, parce que la première signature, de copiste ou de propriétaire, *Vartholomei Putneanul*¹², indique une origine du monastère de Putna, et ce texte a été transcrit de nouveau, trois ans plus tard, au couvent de la Sainte Vierge, dans la ville de Roman.

Comme c'est souvent le cas, chaque manuscrit, malgré ses dimensions modestes, sert de bibliothèque, parce qu'il réunit plusieurs textes, plus ou moins apparentés par leur contenu. Ainsi, le ms. 47, après *Le palais des rois de Pologne* (ff. 4–9), contient une page sur *La philosophie des Anciens, c'est à dire des Brahmanes* (ff. 13 v.–14), suivie d'un autre feuillet (ff. 37–38) au titre insolite dans cette compagnie: *Sur les esprits forts, contre le sentiment de Mr de La Bruyère*. Enfin, un fragment en latin qui commence ainsi : *Multa mihi scribis de animae immortalitatae* (ff. 47 v. – 54 v.). La curiosité de ce religieux moldave arrivait donc jusqu'à La Bruyère, qu'il lisait en français, en passant par l'Inde, mais le problème de base semble avoir été le salut de l'âme¹³. *Le palais des rois de Pologne*, comme nous le verrons, porte un jugement moral sur le pouvoir.

Dans le ms. 1408, le texte qui nous intéresse occupe dix feuillets (ff. 52–56 v.). Le précédent un écrit d'Eugène Voulgaris traduit en roumain sous le titre *Le livret* (ff. 1–35), *La supplique de la nation des Grecs adressée à toute l'Europe chrétienne* (ff. 35–43 v.), *Le tocsin des rois*, un fameux pamphlet de Voltaire (ff. 44–47 v.), *L'œuvre de Jean Plokoj, conseiller de Holstein, sur les affaires présentes* (ff. 48–51) et *L'œuvre de Jean Sigismund von Zieten des Champs Elysées* (ff. 57–59 v.)¹⁴. Les titres des traductions en roumain sont assez peu changés, ce qui permet de reconnaître la forme originale. Par exemple, rien qu'à voir les rois de Voltaire transformés en empereurs, on devine que la traduction en roumain a employé un intermédiaire grec, parce que dans cette langue les deux titres sont rendus par le même mot, βασιλείς : en effet, c'est une version due à Voulgaris qui a servi au traducteur roumain. Celui-là n'est pas le même qui a traduit *Le palais des rois de Pologne* où se trouve le mot *crai* (roumain ancien pour roi).

Un troisième manuscrit, 499, de la même bibliothèque, contient trois de ces textes, seulement eux, réunis, ce qui est significatif pour les préoccupations politiques d'un certain groupe de lecteurs ou propagateurs. Ce sont *La supplique*, *Le tocsin* et *La traduction du poème de Jean Plokoj, conseiller de Holstein, sur les affaires présentes*. En roumain: *Rugăciunea neamului grecilor către toată creștineasca*

¹² Voir Epifanie Cozărescu, *Arhimandritul Vartolomei Putneanu. Contribuție la elucidarea unei vechi confuzii*, Mitropolia Moldovei și Sucevei, 1983, p. 193 et suiv.

¹³ Ioan Bianu, *Catalogul manuscriselor românești*, I, București, 1908, p. 108. Les ff. 52v.–54, où il est question des « ambassadeurs d'Antiochus » (*Antiochi legati*) serait pris de Tite-Live, XXXIV.

¹⁴ Gabriel Ștrempel, *Catalogul manuscriselor românești*, I, București, 1978, p. 319.

*Europă, Toaca împăraților et Tălmăcirea facerii lui Ioan Plokov, sfetnicul lui Olsteinii la pricinile ceaste de acum*¹⁵.

Avant de revenir au contexte qui éclaire le sens des traductions, il nous faut d'abord présenter le contenu de l'œuvre qui nous intéresse. Dès les premières lignes, on est invité à visiter un palais : « A Varsovie il y a eu un palais des anciens rois. Sur chaque porte il y avait un emblème peint avec une inscription qui comprenait des instructions très utiles pour ceux qui maîtrisent des nations ». Sont ensuite décrites douze images, chacune accompagnée d'une légende et de son commentaire.

Une couronne impériale sur la tête d'un roi, soutenue par « les mains d'une multitude de gens de tous les états », appelle la sentence « un seul est incapable de la porter ». C'est dire qu'on a « besoin de l'amour du peuple », parce que « régner signifie une veille incessante ». Celui qui semble être le maître doit être « serviteur de tous pour remplir le devoir de régner ».

Une figure humaine, « ayant des yeux au front, mais aussi à la nuque, sur les mains, sur les jambes et au dos ». Les mots « Il voit partout » rappellent qu'il faut prêter attention au passé comme à la conséquence de ses actions.

Un rideau sur lequel est écrit « Qu'on ne voie pas » veut conseiller le secret.

Une tortue et un pied ailé sont un symbole du dicton *Festina lente*.

Une aigle s'envolant vers le ciel traduit l'avis d'éviter les « petites affaires malhonnêtes ».

Un hibou, parce qu' « il voit la nuit », avertit que rien n'échappe à l'attention du peuple. Le souverain est donc obligé à la franchise envers ses sujets.

Une figure de femme aux yeux bandés, « tenant d'une main une couronne et de l'autre une épée nue », exige que la justice soit inflexible « pour le riche honoré autant que pour le pauvre misérable ».

Une enclume et un marteau de forgeron avec une épée et un rameau de laurier sont une manière d'encourager le monarque à défendre la paix par les armes, pourvu que cette paix soit honorable.

L'image d'un homme qui tombe d'un char que ses chevaux entraînent vers le ciel est une remontrance contre la témérité (la *hybris*, naturellement).

Un jeune homme nu et ailé dont la moitié de la chevelure est emmêlée dans les branches d'un arbre, tandis qu'il saisit l'autre moitié dans sa main : cette composition assez énigmatique se rapporte à l'inconstance de la fortune.

Une image du soleil, ayant pour légende « Je fais tout croître », correspond au devoir du prince d'être le bienfaiteur de tous ses sujets.

Enfin, la dernière peinture a pour sujet un jeune homme enchaîné qui, repoussant une femme nue qui essaie de le libérer, se précipite à la suite d'une

¹⁵ *Ibid.*, p. 128. Voir encore I.Bianu, *ouvr.cité*, p. 243. Ce sont des notes au sujet des négociations, déroulées en 1772 à la suite d'un armistice russo-turc, dont on espérait qu'elles pourraient délivrer les Principautés de la domination ottomane. La seule étude à utiliser est celle de Violeta Barbu, *Cele mai vechi traducerii din Voltaire în limba română*, „Limba română”, XXXVI, 1987, 6, p. 525–532, et XXXVII, 1, 1988, p. 39–54.

autre femme dont il ne peut voir la figure hideuse et dont les vêtements dorés l'attirent. Cette fois, l'intention est de recommander de se méfier des ministres flatteurs qui incitent à la tyrannie.

On dirait un Miroir du Prince, un genre d'ouvrage répandu dans toute la littérature européenne du Moyen Âge, mais vulgarisé, abaissé au niveau des simples, comme une sorte de manuel. Par endroits, quelques lieux communs laissent apercevoir déjà des revendications appartenant à l'esprit démocratique de la fin du XVIII^e siècle : le contrat social, la transparence du gouvernement, l'égalité devant la justice, la condamnation des courtisans. C'est à peu près la tendance de la seule interprétation qui a été tentée par Al. Dușu.

Mais il y a deux autres explications qui peuvent rehausser l'originalité du document. L'emplacement de cette leçon de gouvernement est-il imaginaire ?

Au centre du paysage de Varsovie se dressait jadis le Palais Royal qui était le cœur politique de la Pologne et la gloire de la cité. Il y avait là non seulement la résidence du roi, mais aussi le siège de la Diète et des plus hautes autorités d'Etat. Depuis que la monarchie n'était plus héréditaire en Pologne (à partir de 1572, à la mort du dernier Jagellon), le trône était devenu électif et le pouvoir législatif se trouvait concentré à la Diète, ce qui limitait donc le pouvoir royal. La réfection de l'édifice détruit en 1944 a stimulé les études archéologiques et historiques afin de reconstituer son aspect à diverses époques. Le texte que nous venons de résumer est contemporain des partages de la Pologne. Or, on sait que sous le règne de Stanislas-Auguste, de 1764 à 1794, le château de Varsovie a subi de nombreux remaniements. On connaît bien le programme idéologique de la décoration, tel qu'il a été mis en œuvre pour faire ressortir la force et la majesté du pouvoir. Par exemple, plusieurs inventaires révèlent les sujets des travaux exécutés par des peintres français ou italiens. Ce sont des scènes mythologiques ou légendaires illustrant des vertus telles que le courage, la sagesse, la piété, la justice ou la générosité. Certains de ces tableaux étaient utilisés comme des dessus-de-portes. N'avons-nous pas ici la description d'une série de peintures allégoriques commandées par Stanislas-Auguste pour les Appartements d'Etat ou pour les pièces du premier étage du corps de logis qu'il habitait ?¹⁶ Pour répondre à cette question il faudrait une information qui nous manque, mais qu'il ne serait pas difficile d'obtenir.

On ne saurait écarter une autre hypothèse : même si l'existence de ces cartouches ou panneaux n'est pas confirmée, il est vraisemblable de supposer que les travaux au palais de Varsovie eussent suggéré un prétexte pour cette description du meilleur des gouvernements possibles. Reste à savoir si le manuscrit dont on a pris ces copies en Moldavie avait été l'original écrit en roumain ou une traduction.

¹⁶ *The International Journal of Museum Management and Curatorship* (1982), I. Voir les articles sur le Château royal de Varsovie par Aleksander Gieysztor (p. 17–20) et Andrzej Rottermund (p. 21–39).

Il est malaisé d'attribuer à un lettré polonais de l'époque ce style naïf, proche des sermons orthodoxes. Serait-il impossible de présumer comme auteur un de ces moines ukrainiens que Pajsij Veličkovskij avait amené en Moldavie après 1763, lequel aura entendu parler du chantier de Varsovie?

Le problème des traductions nous ramène au groupe de textes qui se trouvent dans le ms. 1408 à côté du *Palais des rois de Pologne*. Les premières pages ont pour auteur Eugène Voulgaris; c'est un écrit contre les catholiques, publié à Constantinople en 1756 et traduit ensuite en roumain. Après cet exercice de polémique confessionnelle caractéristique pour l'atmosphère du Mont Athos, où il vivait alors, Voulgaris a traduit *La supplique de la nation des Grecs* quand il s'était déjà déplacé en Russie. Ce travail a dû le recommander pour la fonction de bibliothécaire à Saint Pétersbourg, parce que cet opuscule a été mis en circulation par la propagande de Catherine II lorsque la flotte russe allait intervenir au secours du soulèvement des Grecs au Péloponnèse. Son auteur nous est connu grâce aux recherches d'Ariadna Camariano¹⁷ et de Franco Venturi¹⁸. C'était Giovanni del Turco, un Florentin fêru d'Homère, dont le philhellénisme l'a fait accueillir à Saint Pétersbourg, où il a pu rencontrer Voulgaris. Au cours de son voyage à travers le Levant, en 1772, il n'a pas oublié de passer par la Valachie qui se trouvait sous l'occupation russe¹⁹. Del Turco aura fait connaître là-bas son appel à l'Europe, déjà traduit en grec par Voulgaris, ce qui a déterminé sans doute un Roumain à le traduire à son tour.

Le même sujet, une exhortation aux gouvernements européens à se joindre à la Russie pour délivrer les Grecs, se retrouve dans *Le Tocsin des rois*. Cet écrit de Voltaire avait été publié dès 1771 en traduction russe. Non seulement on y justifiait l'action contre les Turcs, mais aussi la politique de Catherine en Pologne, où le roi venait d'échapper à un attentat. Tout en faisant l'éloge de Stanislas-Auguste, « le plus tolérant et le plus sage de ceux qui ont occupé le trône de Pologne », Voltaire y ajoutait ses attaques habituelles contre l'Eglise catholique. Encore une raison pour Voulgaris et des moines moldaves de diffuser ce texte.

D'autres invectives anti-ottomanes : « Aux armes contre les ennemis de l'Europe ! » avaient été lancées par Voltaire en 1770, sous le pseudonyme de Jean Plokof, un soi-disant poète allemand. L'année suivante paraissait déjà la traduction en russe et, en 1772, Voulgaris s'était chargé, encore une fois, de la traduction en grec. Le sort de la Grèce, abandonnée par les puissances occidentales, était lié à la guerre civile de Pologne. Voltaire ne manquait pas cette occasion de rendre hommage à Stanislas-Auguste, « le plus sage et le plus éclairé des rois »²⁰. La traduction en

¹⁷ *Spiritul revoluționar francez și Voltaire în limba greacă și română*, București, 1946, p. 82–97.

¹⁸ *Settecento riformatore. La prima crisi dell'Antico Regime (1768–1776)*, p. 75–90.

¹⁹ *Ibid.*, p. 84: „una favorevole occasione di passare da Pietroburgo nella Vallacchia”.

²⁰ Ariadna Camariano, *ouvr.cité*, p. 131–143. Voir également *Biblioteca Voltera*, Moskva-Leningrad, 1961, p. 939–940 et 1005–1006.

roumain n'a pas tardé, en mai 1772, alors même que les négociations russo-turques de Focșani n'aboutissaient pas à mettre fin à la guerre qui durait depuis 1768.

Le dernier des textes recueillis dans le ms. 1408 est un opuscule qui suit la tradition littéraire des dialogues posthumes. Ce morceau apocryphe est un discours censé venir des Champs-Élysées et attribué au général prussien Hans Siegismund von Zieten, lequel avait trouvé la mort sur le champ de bataille en 1758²¹. Sous cette forme, la situation politique de l'Europe de l'Est est présentée du point de vue de la Prusse, donc considérant le maintien de l'Empire ottoman comme un sujet négociable, mais se déclarant en faveur d'une alliance avec les Russes, car « Qu'est-ce que la Moscovie était il y a 80 ans, avant Pierre le Grand ? »

La date 1791 ne doit pas être celle de la traduction en roumain, mais celle d'une copie précédente. La copie actuelle, qui date de 1797, serait écrite par Gêrassime de Putna, auquel on attribue plusieurs traductions du français²².

Les manuscrits que nous avons étudiés conduisent inévitablement à un état d'esprit caractéristique pour le XVIII^e siècle finissant. Le traité austro-turc de Svistov (1791) et celui de Jassy entre la Russie et l'Empire ottoman (1792) avaient rétabli la paix après sept ans de bouleversements. La Moldavie était réduite au Nord à la frontière du Dnjestr, limite qu'elle va perdre à l'Est en 1812. Ces annexions successives au profit de l'Autriche et de la Russie ont été la conséquence des partages de la Pologne. Pour le royaume amoindri et menacé, la suite sera la Constitution du 3 Mai. Il ne faut pas oublier que Putna, avec toute la région environnante, avait été rattachée à l'Autriche et que la Moldavie, dans les dernières années du siècle, servait de refuge aux Polonais qui avaient suivi Kosciusko. En 1798, un témoin rapportait : « Tout frémit de révolutions et de rébellions ouvertes »²³.

Si l'on contestait le choix qui a été fait d'exemples de la réflexion sur la légitimité du pouvoir, nous répondrions qu'ils représentent deux époques bien distinctes de l'histoire du *regnum*. La première étape est celle de l'Etat absolu, soit envisagé comme puissance de la loi, soit personnifié par le prince dont on dresse l'apothéose. Si l'on essaie plus tard d'esquisser les règles que le monarque doit respecter pour bien remplir son devoir, c'est déjà concevoir une dette envers le peuple. Malgré l'évident décalage dans le développement de leurs Etats, Polonais et Roumains tâchèrent en même temps de reconnaître les principes d'un bon gouvernement.

²¹ Renseignements recueillis obligeamment par Andrei Timotin, <http://www.deutschebiographie.de/pnd138517754.html?anchor=adb>.

²² N.A.Ursu, *Contribuții la istoria culturii românești*, Iași, 2002, p. 211–236 (surtout p. 211 et 216).

²³ *Documente privind istoria României. Colecția Eudoxiu de Hurmuzaki (s.n.)*, IV, *Rapoarte diplomatice ruse (1797–1806)*, București, 1974, p. 155. Voir aussi Andrei Pippidi, *Traductions et conspirations. Sur l'agitation révolutionnaire dans les Principautés Roumaines vers 1800*, RESEE, XXXVIII, 1–2, 1999–2000, p. 111–121.

A N N E X E

„În Varșav au fost un palat al crailor celor vechi, pe fieștecarea poartă era câte o emblema zugrăvită cu scrisoare, care și puține cuvinte cuprindea învățături foarte de folos celor ce stăpînesc noroade. Deci pe ușa cea dintîi era zugrăvită o coronă împărătească pe capul unui craiu sprijinită de mulțimi de mîini a oameni de tot felul de stări, cu această scrisoare:

Unul singur nu o poate purta

Vrînd să arate că, pentru ca să împărățești fără primejdie, ai trebuință de dragostea nărodului, care de nu te va iubi ca să te ajute la întîmplările cele grele,, nu poți sîngur a rîdica greutatea coronei. Căci împărăție nu este prilej ca să te dezmerzi, ce mai vîrtos este o diapururi priveghere și măcar că tuturor te arăți a fi stăpîn, dar ești slugă tuturor de vei să plinești datorie împărăției.

2 ușă

Iaste zugrăvit un om care nu numai în frunte are ochi, ci și în ceafă, și pre mîini și pre picioare, și în spate, cu această scrisoare:

În toate părți vede

Cîtă privighiare trebuie să aibă împărății la chivernisirea țărilor, de aicea să cunoști, căci nu numai ceale de față cu ochii din frunte, și ceale viitoare, ci și ceale trecute cu cei din ceafă să vadă. Să vadă cu cei din spate ceale ce fac slugile lui pe din dos, că nu toți oamenii pe din dos sînt ca de față. Să vadă cu cei din mîini ce dă, și la cine, și pentru ce. Cu cei de la picioare să vadă ori la ce treabă pe ce drum merge.

3 ușă

Iaste zugrăvită o perdea cu această scrisoare:

Să nu să vază

Arătînd că împărății la trebile lor să fie foarte tăinuți, că de multe ori, nepăzindu-se taina cum se cade, să dă sminteală la ceale mai de folos trebi a împărăției.

4 ușă

Iaste o broască cu țistu, și deasupra țistului un picior cu aripi, cu această scrisoare:

Grăbești-te încet

Adică nu fii grabnic la sfat cu ca broasca cea țistoasă, iar după ce ai sfătuit foarte să fii iute la purtatul trebii, să nu mergi, ci să zbori, căci graba la sfat aduce greșală, iar la treabă iuțimea iaste foarte de folos.

5 ușă

Iaste un vultur zburînd spre înălțimea ceriului, cu această scrisoare:

Spre înălțime zboare

Ca cînd ar fi vrut să zică: nu întra în treburi mici și necinstite, ci toate lucrările tale să fie pline de mărime, ca și folos să-ți aducă și cinste, pentru ca să fii la ipolipsă bună și cinstită.

6 uşă

Să veade zugrăvit un boghiu cu această scrisoare:
şi noaptea veade

Nu socoti, o înpărate, va să zică, că vei face sau vei lucra ceva pe ascuns şi să nu ştie norodul, că după cum pasirea aceasta la întunearic veade, aseamine noorodul ca de faţă priveaşte faptele tale ceale mai ascunse. Pentru aceasta aşa fii la taină ca cum ai fi în privealişte. Că nu iaste nici o perdea carea să poată ascunde năravurile tale, şii după cum de faţă toţi te laudă, aşa pentru netrebnicile tale te hulesc.

7 uşă

Iaste scrisă o fămeaie cu ochii legaţi, fiind întru mînă o cunună şi într-alta o sabie goală, cu aceste cuvinte:

Feţile nu veade

Nu căuta, va să zică, făcînd judecata în faţă, nici de cel bogat şi cinstit să mă ruşinezi, nici de cel sărac şi mişal să-ţi fie milă. Ca cu o cumpănă să aveţi judecata, şi ca cu o sabie să o curmi, neîngăduind pe nimenea a rămînea năpăstuit.

8 uşă

Să vede zugrăvit un ilău. Deasupra o sabie, dintr-a căriia vîrfu iaste un ram de maslin şi un ciocan bătînd pre sabie, cu aceste cuvinte:

Din războiu pace

Cu armele să ții pacea țării tale, iar nu fiindu-ți frică de oștire să calicești pacea cu chipuri necinstite, căci o pace ca aceaia nu-ți iaste de folos, nici statornică.

9 uşă

Iaste zugrăvit un car cu cai înpărătești. În car iaste un om care cade din car zburînd ca spre ceriu, cu această scrisoare:

Din obrăznicie cădeare

Măsură putearea ta, şi după virtute înceape treaba ca să o poți aduce la sfîrșit norocit, iar aminterea singur vei fi pricină cădearii şi nenorocirii tale. Acesta iaste tîlcul.

10 uşă

Iaste un copaciu zugrăvit, la rădăcină un om tînăr, a căruia jumătate de păr iaste încîlcit în crăci, şi jumătate îl ține în mînă. Omul iaste gol şi cu aripi. Cu această scrisoare:

şi pe celalalt pot să-l descîlcesc

Nu te mîndri, o stăpînitoriule, ca cînd ar vrea să zică, că eu sînt norocul care, deşi sînt încurcat cu jumătate de păr, dar poci să descîlcesc, aripi am şi pot zbura, gol sînt şi nimica nu mă opreaşte. Aşa să mă aibi ca cînd nu mă ai, şi cînd nu mă ai ca cînd sînt de faţă. Că la mine părul meu tot în mînă nu dau.

11 uşă

Iaste un soare cu razile întinse în toate părți, cu această scrisoare:

Toate le crescú

Învăță și de aicea, împărate, cum trebuie să împărățești, că după cum soarele dincătro înpărte căldura sa la toată firea, și nu numai luminează ci și creaste, aseamenea tu să întinzi îndurările tale la toți supușii tăi. și ca soarele peste tot locul să te afli ca să rîdici pre cei împilați și să înfrînezi pre cei obraznici, și nu numai cu cuvinte să dai făgăzi, ci cu fapte să dovedești facerile de bine, ca să te faci părinte făcătoriu de bine norodului tău, iar nu tiran.

12 ușă

Iaste o fămeaie, care la față iast foarte sălbatică, ochii crunți, din gură îi curge singe, iar dosul iaste foarte cuvios, cu haine aurite înbrăcată. Denapoia ei trage pre un tînăr cu un lanțuh de gît, care singur aliargă după ia. Mergirea ei iaste preste trupuri de oameni jungheți spre o prăpastie. Despre altă parte iaste altă fămeaie foarte cuvioasă la chip, dar goală, carea întinde mîna să scoată din lanțuh pre tînăr, iar el ca cum s-ar spăria de dînsa aliargă după ceea carea îl trage legat, cu această scrisoare:

Volnicia roabă

Nu pot avea mai mare pildă de batjocura în carea sînt împărații despre clevetnicii măgulitori, carii niciodată fața lor nu-și arată, adică precum sînt nu întră înaintea împăraților, ci supt un chip tocmit ascund cea mai mare răutate. Ticăloși sînt împărații că mai niciodată nu văd lucrurile precum sînt, și acei de carii să cutremură lumea de multe ori sînt rîsul unor oameni de nimica. Văzut-ai muiera cea cu cap sălbatic, aceaia iaste măgulitoarea clevetire, sînt ministrii cei plini de răutate, stă cu dosul spre cel legat că clevetnicii nu îndrăznesc a să arăta niciodată precum sînt, că cine i-ar priimi? Trage pre un tînăr legat, mai tari sînt legăturile măgulirii decît fierul, și cu adevărat un stăpînitoriu ce-i ascultă rău să face. Dar să oțărăște cine va gîndi după ce s-au robit cu meșteșugurile lor la ce fapte tiranicești îi trag, iar pre urmă îi aruncă în peștera peirii. Aceaia iaste prăpastia carea o vezi zugrăvită, să sparie cel legat de fămeaia cea goală, că toți împărații carii sînt măguliți să tem de adevăr. Căci el iaste gol, podoabă striină nu primește, toată frumusețea în sine o are. De are cineva ochi să o poată vedea și minte să o poată cunoaște.”

(ms. 1408) Hurmuzaki VI, p.135–139, inventarul tezaurului depus de Brâncoveanu la Brasov 16 aug.1714: „Drey Moscovitische Bilder. Ein Perspectiv... Alleshand schone Moscovitische Bilder auf Holz, maist mit silber beschlagen - Ein verschlag mit Wallachischen Buchern”